

Dieu aime
les rousses

*

De la même auteure chez À vue d'œil :

Nuage bleu sur ciel de craie

Martine Marie Muller

Dieu aime les rousses

Volume 1



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2020.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0483-0

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À mon père, qui aimait les jardins

*À ma mère, qui ne les aimait pas,
qui préférait Agatha Christie.*

Et qui avait quelque chose d'une reine mère

Carnets de Felicity
Août 1944. Rouen

J'ai décidé de rendre visite à Morag dans sa geôle.

Je me suis assise près d'elle mais le silence pesait entre nous. Si tant est que l'on puisse parler de silence dans cette prison dont les grilles ne cessent de claquer et les puissants d'hier de clamer leur innocence. Vêtue de son pantalon de marin, assise en tailleur sur son grabat, elle ne regardait que le mur. Impénétrable. Inaccessible, comme toujours. Je lui aurais bien demandé : « Qu'as-tu fait, Morag ? Le sais-tu toi-même ? » Sans doute m'aurait-elle répondu : « Demande-t-on où va le vent ? Le vent, le destin, c'est le même mystère... » Alors, ne sachant de quoi parler sinon des jardins du Paradou, je lui ai raconté une anecdote.

Un jour, à l'époque de la Sainte-Catherine, j'ai surpris une conversation entre la reine mère et Ida de Boisguilbert. J'étais à désherber les

plants de carottes quand j'ai entendu, de l'autre côté du mur de brique, le bavardage des deux amies. Je me suis arrêtée de sarcler pour les écouter. Les enfants ne sont-ils pas naturellement des espions ?

« Il fallait vraiment remettre de l'ordre ! a lancé la reine mère de sa voix vive. Tu sais que Fanny et Anna ont toujours bien grandi ensemble. Deux beautés ! Mais je me doutais que cela ne durerait pas ! Déjà, l'été dernier, Fanny mijotait quelque chose... Une autoritaire, celle-là, jamais assez d'espace pour elle ! Alors cette année, plus d'hésitation, je les sépare ! Anna étouffait, je l'avais remarqué !

— Aïda ! Tu exagères ! s'est exclamée Ida de Boisguilbert.

— Pas du tout ! J'ai l'œil, depuis le temps ! Alors, je l'ai collée en pénitence, toute seule !

— La pauvre...

— J'ai été inflexible ! Et puis, il y a Julius... pas loin.

— Le gros Julius ?

— Pourquoi pas ? C'est un solide, un endurant...

— Et Anna ? a demandé Ida d'un ton apitoyé.

— Je reconnais qu'elle était misérable, toute seule, devenant plus maigre qu'un manche à balai. Alors l'automne dernier, je l'ai confiée aux jumeaux...

— César et Marc-Antoine ?

— Qui d'autre ? Et ça s'est très bien passé... mais Laura faisait la tête, depuis le temps qu'elle vivait dans l'ombre des jumeaux... ça l'arrangeait bien, cette timide, je dirais même, cette fainéante !

— Tu parles comme une institutrice !

— Je pense plutôt qu'il lui manquait la volonté de vivre. Du coup, je l'ai mise à côté de James, un timide aussi... Ces deux-là s'entendent maintenant comme larrons en foire. En revanche, pour Eugénie, c'est fini, j'ai procédé à l'enterrement... direction le tas de fumier ! »

Si j'avais d'abord été étonnée par ces prénoms que je ne pouvais relier à aucun des habitués de la maison, j'avais fini par comprendre. La reine mère parlait de ses rosiers. Des rosiers dont j'ignorais qu'elle leur eût donné des prénoms, comme à des enfants. Il

y en avait tant ! Était-il vraiment possible qu'elle eût donné un prénom à chacun d'entre eux ?

In petto, j'ai pensé que rien n'aurait dû me surprendre de la part de la reine mère, qui avait quelque chose d'une reine mais rien d'une mère. Du moins de ce que j'avais toujours imaginé des caractéristiques d'une maman.

Et j'ai repris ma binette. Tu vois, j'ai pensé que les prénoms qu'elle nous avait donnés n'avaient rien de noms de fleurs. Et je l'ai regretté. Je crois que j'aurais préféré qu'elle nous appelle Violette, Marguerite et Hortense. Peut-être qu'elle nous aurait davantage aimées. Peut-être que le destin de Morag, de Felicity et de Bonnie aurait été différent...

Le regard de Morag s'est levé vers la minuscule fenêtre à barreaux d'où tombait la lumière d'un ciel mou qui ressemblait à du lait caillé.

Et elle a souri.

Partie I

Où va le vent ?

Lundi 28 août 1939

Réveillée en sursaut, Morag bondit du lit, tira les volets intérieurs, ouvrit la fenêtre. En fermant son œil gauche, elle tenta d'affiner son regard sur l'aube laiteuse, de réduire la focale sur la partie droite de la pelouse pour faire disparaître le corps, cette verrue blanche et incongrue qui y avait poussé. Un cadavre qui la fit penser à ces grosses loupes qui, nées sur la blessure de l'écorce d'un arbre, forment une turgescence malade.

La naissance de cette matinée d'été aurait dû être l'annonce d'une belle journée au Paradou. On l'avait toujours convaincue qu'elle vivait au paradis, entre ciel, mer et jardins.

Elle ne pouvait encore voir la mer à cette heure, cachée dans un bouchon de brume pelotonné au-delà de la crête touffue du bois. Elle resta pensive, frissonnante, s'attendant à chaque seconde à entendre le tocsin – du moins s'il y en avait eu un au domaine – sonné par Georges, le jardinier, pour ameuter la

maisonnée. *Azalée. Eucryphia. Hydrangea*,
récita-t-elle mentalement.

Sa chienne Ginger sortit de dessous les draps et vint se frotter contre ses jambes en remuant la queue. Morag la caressa machinalement, puis leva les yeux vers le vaste ciel de craie.

Au-delà du bois, la gorge de la vallée s'ouvre sur le bouillonnement de la Manche qui surgit parfois d'un capuchon de vapeur. Fracture dans la falaise ouverte par un caprice tellurique de la côte, le bout du plateau tombe sur un morceau de plage en un déboulé à pic et accidenté. La mer et la petite plage peuvent sembler inaccessibles au profane mais on distingue un étrange sentier gravé dans le flanc de la falaise que l'on appelle « le Zig-Zag », ce qui veut tout dire. Si l'on ne craint ni les chevilles tordues, ni le vertige, ni de se râper le dos à la chair meurtrie de la craie, on parvient comme un crabe, à marée basse, sur la petite plage de galets. Dans un papillotement d'ombres et de rais lumineux, un continent de nuages fond en de mouvantes coulées à chaque changement des humeurs du temps. Le noroît soudain

vous porte et vous emporte dans un monde obscurci, mobile, vivant, une chair liquide dont la puissance vous étourdit. Le vent mugit dans les cavités les plus secrètes de la falaise avec des douceurs de flûte, gonfle la robe, emmêle la chevelure. Felicity et Bonnie, qui n'avaient jamais osé emprunter le Zig-Zag, s'enfuyaient dans le bois, l'abandonnant sur la plage d'où elle leur faisait de grands « Hou hou ! », et puis, triomphante, elle criait : « Froussardes ! Honte à vous ! »

Le temps. La mer. Le mort. Ciels meurtris, ciels turquoise ou gris anthracite. Mer d'émeraude ou mer d'huître piquetée d'embruns. Couleur de bronze, de boue et de lait, d'ardoise et de feuilles. Elle, que la mer attirait tel un aimant, comprenait pourquoi ceux qui vivaient près de la mer étaient si désorientés quand ils ne la voyaient plus, quand ils ne l'entendaient plus. La mer. Le temps. L'amour. Le mort. C'était tout un. *Azalée. Eucryphia. Hydrangea.* Et le sacrifice. Elle avait sacrifié l'amour de Tommy au Paradou. Qu'on avait remplacé par l'amour d'un chien. Elle songea qu'elle allait devoir tenir

Ginger enfermée, loin du cadavre. Le temps
que Georges sonne le tocsin.